

LE SACERDOCE UNIVERSEL ET LES MINISTÈRES

Lecture critique du livre du P. Christian Duquoc : « La femme, le clerc et le laïc »¹

Par Jean-Jacques Beljean
pasteur, président du Conseil Synodal
de l'Église Réformée Évangélique de Neuchâtel

Ce travail a été présenté lors du colloque de théologie pratique de la Faculté de théologie de Neuchâtel, consacré au sacerdoce universel, en novembre 1989.

Comment se pose le problème du ministère dans l'Église

Si le titre du livre est provocateur, le sous-titre définit mieux l'objectif réel du livre : « œcuménisme et ministère. »

L'auteur constate un refroidissement des relations œcuméniques, tout en relevant qu'il subsiste entre les partenaires une courtoisie qui, avouons-le, faisait défaut il y a quelques dizaines d'année). Les raisons de ce refroidissement : le rapport ministère/sainte-cène, fondamentalement différent chez les protestants et les catholiques (pour qui le ministère est un sacrement) et l'accession des femmes au ministère ordonné, ou à l'épiscopat, chez les protestants ; les protestants connaissent une progression et une mobilité théologique ; les catholiques vivent une situation close (lettre des évêques sur l'hospitalité eucharistique, synode romain sur le laïc de 1987).

Qu'est-ce qui, selon notre auteur, bloque la situation ? C'est la définition catholique du ministère comme pouvoir sacré. Bien que ce pouvoir sacré se définisse comme un service (théoriquement), il n'en reste pas moins un pouvoir (pratiquement). Duquoc aimerait éliminer cette notion de pouvoir sacré au profit de celle de service afin de

¹ Christian Duquoc : *La femme, le clerc et le laïc*, Genève, Labor et Fides, 1989.

remettre en marche le dialogue. Il souhaite que l'espace ouvert par Vatican II et *Lumen Gentium* ne se ferme pas au profit de l'omniprésence de la Congrégation pour la doctrine de la foi, de la nomination d'évêques traditionalistes, etc.

Notre auteur stigmatise l'emploi d'un double langage, le premier de type universaliste (il n'y a plus ni homme ni femme, tous sont un en Christ) et le second, de type restrictif, qui annihile le premier au niveau institutionnel (pas de femmes à la prêtrise, pas de prêtres mariés, etc.). Le langage universaliste est d'ailleurs réservé pour l'extérieur de l'Eglise (Droits de l'Homme...), le langage restrictif pour l'intérieur de l'Eglise.

Le père Duquoc note que même pour la Congrégation et Ratzinger, la place de la femme dans l'Eglise et dans le ministère soulève un problème : le femme est considérée comme mineure, et n'a d'autre solution que d'être vierge ou mère. Un document, *Inter insigniores* (1977), reconnaît le rôle social de la femme mais lui refuse l'accès au ministère ; un second, de 1987, sur la « Dignité de la femme », suggère que la vocation de la femme est plus haute. Le refus de l'accession au ministère pour les femmes devient énigmatique, d'autant plus que dans la société, l'évolution a eu lieu ; il suffirait de faire passer le langage universaliste de l'extérieur à l'intérieur de l'Eglise.

Il discerne sous cette restriction, un rejet de l'identité féminine elle-même, qui se retrouve dans le refus d'ordonner des hommes mariés : un problème entre sexualité et liturgie.

Clercs et laïcs selon Vatican II

Lumen Gentium met en lumière l'Eglise comme peuple, et vise à l'intégration de tous. Le fait ensuite de parler des laïcs et des clercs marque une nette restriction au principe de base : les laïcs sont définis comme des non-clercs et les clercs sont là pour sanctifier, enseigner et gouverner. Reste aux laïcs la gérance des affaires du monde (ce qui n'est pas mal !) mais pas la gérance de l'Eglise. La Réforme, selon Duquoc, va à l'opposé : permettre à tous de s'approprier l'Ecriture, mais aussi la gérance de l'Eglise (avec la création d'institutions favorisant ce but).

Ainsi, ce qui fait obstacle à l'œcuménisme, c'est la notion de « pouvoir sacré » attaché au ministère, à l'épiscopat en particulier. La notion de ministère défini comme un service pourrait remettre en marche le processus. Néanmoins, la notion de pouvoir ne doit pas être exclue ; elle est légitime pourvu qu'elle soit contrebalancée par une

régulation communautaire qui n'existe pas actuellement dans l'Eglise catholique, si ce n'est sous forme de grève (de la pratique et de la participation à l'eucharistie).

Dans l'antiquité chrétienne

Le sacerdoce a été vécu et pensé comme service, non pas en raison d'une dignité, mais pour assurer un rôle, la présidence de l'eucharistie, avec un pouvoir non sur les fidèles, mais sur le pain et le vin. Il s'agit d'un charisme de structuration de la communauté comme mémoire du Christ et annonce de sa venue par le partage de son corps et de son sang.

Il ne s'agissait pas là d'une simple désignation, mais d'une reconnaissance par l'évêque, signifiant que la communauté n'était pas seule : elle devait entretenir des relations avec les autres pour exister. Au charisme de présider va s'ajouter celui de relation.

Duquoc qualifie les évolutions postérieures de déviations. Elles ont été induites par la défaillance du pouvoir civil lors des invasions du V^e siècle, l'Eglise restant la seule société organisée et par conséquent, suppléant insensiblement au pouvoir civil. Le service devient pouvoir. Dès Saint Thomas, il devint même indépendant de la communauté, le glissement du rite de l'imposition des mains à celui de la porrection (dans lequel les objets servant à l'eucharistie sont consacrés) en témoigne. De service à la Communauté, le ministère devient un pouvoir sacré indépendant, voire un pouvoir politique avec des privilèges. Le célibat obligatoire et le rejet de la femme marque encore plus cette distance ministère – Eglise. C'est d'autant plus malheureux que des vocations ministérielles plus nombreuses seraient nécessaires pour continuer d'assurer dignement le service eucharistique, et que ces vocations sont présentes chez des hommes mariés et des femmes.

Il y a actuellement, selon notre auteur, une révolte au sein de l'Eglise catholique contre le fait que les tâches profanes soient dévolues aux laïcs et les tâches sacrées aux clercs. Selon lui, tout cela tend heureusement à changer, à se relativiser.

Vers un dépassement possible

Selon le P. Duquoc, il faut repenser l'antithèse service – pouvoir sacré ; il faut resituer le ministère à l'intérieur de l'Eglise. Il évoque trois raisons d'espérer :

1. La pénurie sacerdotale obligera à trouver d'autres solutions pour l'eucharistie ;

2. Les modèles différents d'autres Eglises montrent que d'autres voies sont possibles ;

3. La volonté de Vatican II de réinsérer le ministère dans la communauté est toujours présente.

En conclusion, pour le P. Duquoc, la pratique actuelle du ministère dans l'Eglise catholique romaine est l'obstacle principal au dialogue œcuménique.

Réflexions critiques

L'objectif du livre du P. Duquoc est de trouver un chemin permettant de remettre en route le dialogue œcuménique au sujet des ministères. Il voit dans la notion catholique romaine de pouvoir sacré du ministre le principal obstacle à ce dialogue. Est-ce vraiment cela qui fait obstacle ? Le problème n'est-il pas plus profond ? Qu'est-ce qu'un ministre ? Le définir comme celui qui fait l'eucharistie, qui préside, qui a un pouvoir non sur la communauté, mais sur le pain et le vin est-il acceptable dans une perspective protestante ? De plus, faut-il maintenir la distinction entre clercs et laïcs ? N'est-ce pas la notion de sacré, même s'il s'agit d'un service, qui fait actuellement obstacle ?

Il est certain que les propositions du P. Duquoc marquent une percée décisive dans la question œcuménique ; il les fait avec un courage étonnant.

Il faut néanmoins relever que certainement, chez les réformés, il ne rencontrera l'approbation que de ceux qui sont marqués par une théologie du renouveau liturgique, d'origine catholique, et se heurtera à ceux qui, s'inspirant du sacerdoce universel, considèrent le ministère comme un charisme parmi d'autres, indispensable certes, mais qui n'est pas revêtu d'une dignité particulière ou qui implique une différence d'état.

A mon avis, il n'est pas légitime de maintenir la distinction entre clercs et laïcs, en tout cas pas avec ce vocabulaire. L'Eglise est un peuple, et à ce titre, elle se donne les institutions nécessaires pour accomplir sa mission. Les institutions peuvent varier selon les nécessités du temps et de la société. Ce qui doit demeurer, c'est le message à transmettre, dont le sujet est le Dieu de Jésus-Christ tel qu'en témoignent les Ecritures.

Pour un certain nombre de protestants, le ministère est une fonction, même s'il répond à une vocation et se trouve sanctionné par une consécration. Il n'est aucunement un pouvoir, encore moins un pouvoir sacré, même s'il est et doit être détenteur d'une autorité

(autorité apostolique, en référence à la tradition apostolique et autorité herméneutique). Ainsi, à certaines époques, les institutions ont été d'ordre féodal, à d'autres, il est nécessaire qu'elles soient d'ordre démocratique. Le peuple lui-même de l'Eglise doit se prendre en charge et s'organiser. Dans cette question, il est donc nécessaire de partir de la situation actuelle de l'Eglise, sans remonter à une structure du passé qui aurait valeur de sacré, pour chercher comment l'organisation peut être transformée pour mieux servir la mission de l'Eglise. Ainsi, la meilleure manière d'aborder la question du ministère me paraît impliquer les questions suivantes :

- Quelle est la mission de l'Eglise :
 - a - de manière générale ?
 - b - dans le monde qui nous entoure ?
- Y a-t-il une structure qui fasse partie de l'être même de l'Eglise ?
- Quelle est la structure qui permet au mieux à l'Eglise d'accomplir sa mission ?
- Une structure universelle est-elle souhaitable ? Si oui, de quel type ?

Une vision illuministe du sacerdoce universel conduirait à dire : chacun peut tout faire, dans l'Eglise, et chacun fait tout. Cette vision est à rejeter pour des raisons évidentes. Une vision plus « charismatique » au sens paulinien du terme se posera la question de savoir, dans la mission de l'Eglise, quelle est la vocation adressée à chacun. Comment cette vocation se forme-t-elle en vue de l'exercice d'un charisme reconnu par tous, pour l'utilité commune ; cette vision se demandera quelle est la place de chacun dans l'Eglise.

Dans ce sens, la proposition du P. Duquoc de maintenir deux ordres dans le peuple de Dieu, susceptible, selon lui, de permettre malgré tout un renouveau dans l'Eglise catholique, ne me paraît pas suffisante pour remettre en route un dialogue avec l'ensemble des protestants, et cela même si la cléricature est définie comme un service. Depuis la crucifixion, il n'y a plus de laïc et plus de prêtre. Il y a des membres du peuple de Dieu qui ont des vocations diverses. Tous sont laïcs ou, mieux encore, comme je le crois, tous sont prêtres, c'est-à-dire chargés de porter Dieu au monde et le monde à Dieu. C'est en cela que consiste le sacerdoce universel.

A mon avis, le livre du P. Duquoc pourra débloquent le dialogue œcuménique avec une partie des protestants, mais il ne pousse pas assez loin l'idée universaliste dont il parle lui-même. Il est nécessaire d'établir que, dans le peuple de Dieu, il y a une égalité de tous les membres, avec des différences : certains sont appelés au charisme du ministère pastoral, par exemple ; d'autres à vivre et témoigner de leur

foi dans leur vie quotidienne, d'autres encore à la diaconie, ou à l'évangélisation. Cela ne donne à personne une supériorité sur les autres, bien au contraire. L'égalité permet le respect et l'amour, la différence permet le fonctionnement, la pluralité, l'organisation. La formation adéquate permettra l'exercice correct du charisme en question dans la fidélité à l'Évangile, dans la coordination et pour le bien commun. La seule distinction clercs-laïcs introduit une polarité et un conflit immédiats. La reconnaissance de la variété des dons, charismes et ministères introduit la possibilité d'une véritable communauté et transforme le conflit en pluralité. Sans cette variété subsistera toujours un peuple d'enseignés-consommateurs et un *team* d'enseignants détenteurs de l'information, qui dirige l'Église malgré une apparence de structures démocratiques. L'Église ancienne a bien compris cette situation, elle qui s'est donné, peu à peu, les structures dont elle avait besoin pour vivre et se développer dans le temps qui était le sien, et qui a reconnu une quantité de dons différents, avant que la concentration sur le ministère épiscopal auquel le prêtre est attaché ait conduit à faire de ce ministère le signe et la marque par excellence de l'Église. Cette évolution a conduit à annihiler la vitalité spirituelle de l'Église en créant un peuple de consommateurs face à une caste de célébres et d'acteurs, qui dirigent un spectacle.

Nous ne sommes pas encore, dans les Églises réformées, détachés de cette vision du ministère qui conduit immédiatement, dans la structure du monde actuel, à nommer un professionnel pour résoudre chaque problème qui se pose. La Bible et l'Église sont encore à rendre au peuple chrétien. N'est-ce pas un des charismes protestants fondamentaux que d'y travailler ?